

LE
MONUMENT DE MYRRHINE

ET LES
BAS-RELIEFS FUNÉRAIRES DES GRECS EN GÉNÉRAL

PAR
FÉLIX RAVAISSON

MEMBRE DE L'INSTITUT, CONSERVATEUR DES ANTIQUES AU MUSÉE DU LOUVRE

PARIS
TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT
19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19
—
1876

LE
MONUMENT DE MYRRHINE

ET

LES BAS-RELIÈFS FUNÉRAIRES GRECS

EN GENERAL

I.

La planche I représente un monument funéraire découvert dernièrement à Athènes, et appartenant à M. Piat, architecte français établi dans cette ville. M. Piat en a envoyé au Musée du Louvre un moulage en plâtre, d'après lequel la planche a été exécutée. Ce monument est un marbre façonné en forme de vase, quoique non évidé, de même figure que ces petits vases qu'on appelait lécythes, et qui étaient destinés à contenir des parfums, mais de grandes dimensions, puisque, s'il était entier, tandis qu'il y manque le pied et une partie de la partie supérieure, il aurait plus d'un mètre de hauteur. Les figures du bas-relief sont hautes d'environ soixante centimètres. Le monument ressemble aux vases funéraires de marbre, pareillement massifs, qu'on a trouvés d'abord à Marathon, puis dans d'autres parties de l'Attique, et le bas-relief dont il est décoré a beaucoup d'analogie avec ceux qu'ils présentent. Mais il est plus grand, et il appartient à une époque un peu plus récente, puisque, si les vases dits de Marathon, au moins les plus anciens, paraissent remonter au V^e siècle avant J.-C., il appartient plutôt au IV^e. Enfin, le bas-relief dont il est orné se distingue de ceux qu'offrent les monuments analogues connus jusqu'à ce jour par des circonstances qui en éclairent le sujet d'une lumière très-vive, et qui, par suite, jettent

du jour sur toutes les représentations dont les Grecs décorèrent les dehors de leurs sépultures.

Les bas-reliefs que portent les vases de marbre auxquels on peut comparer celui de M. Piat, et beaucoup d'autres bas-reliefs encore représentent un groupe de personnages qui, à la manière dont ils sont en rapport les uns avec les autres, doivent être reconnus, ainsi qu'ils l'ont toujours été, pour les membres d'une même famille. Souvent l'un d'eux y prend la main d'un autre. La plupart des antiquaires ont cru remarquer chez les personnages qui figurent dans ces représentations un air de tristesse, et ils les ont expliquées comme des scènes où les défunts à la mémoire desquels les monuments étaient consacrés prenaient congé des leurs : c'est pourquoi ils les ont généralement désignées par la dénomination de *Scènes d'adieux* ou de *séparation*. Suivant d'autres, les bas-reliefs dont il s'agit, offriraient simplement le tableau des membres d'une famille réunis sur la terre et se donnant des marques de mutuelle affection.

La disposition de tous ceux de ces bas-reliefs où il y a des personnages en marche, s'oppose à ce qu'on y voie des représentations d'un départ. Ces personnages en effet y sont en marche, non pas pour s'éloigner les uns des autres, mais, tout au contraire, pour aller les uns au-devant des autres. Bien loin donc que les bas-reliefs dont il s'agit représentent une famille se séparant, ils représentent une famille qui se réunit.

En second lieu, les bas-reliefs qualifiés *Scènes d'adieux*, si on les examine attentivement, n'offrent pas en réalité ce caractère de tristesse dont on argue pour leur donner une telle dénomination. Le vase de M. Piat, en outre, nous montre une jeune femme au-dessus de laquelle est écrit le nom de Myrrhine, se dirigeant vers trois autres personnages dont l'un, un vieillard, sans doute son père, élève la main droite d'un geste de joie et d'admiration; elle-même incline la tête avec une gracieuse douceur et sourit. La réunion est donc pour tous un événement heureux.

D'après ces remarques, on ne peut admettre pour le bas-relief du

vasc de M. Piat la qualification de scène d'adieu ; on ne peut l'admettre non plus pour tous ces bas-reliefs qui, à cela près du sourire qu'on voit errer sur les lèvres de Myrrhine, sont tout à fait semblables au bas-relief où elle figure. Au lieu de *Scènes d'adieu*, il faut donc les nommer désormais des *Scènes de réunion*.

Faut-il admettre, maintenant, que ces scènes sont des représentations de la vie terrestre et nous montrent des membres d'une famille jouissant en cette vie de la présence les uns des autres ?

Sur le vase de M. Piat, la jeune Myrrhine est conduite par Mercure qui la tient par la main et qui se retourne vers elle comme pour s'assurer qu'elle le suit. De cette circonstance il résulte d'une manière incontestable que la scène ne se passe pas en cette vie, mais qu'il faut y voir une jeune femme que le dieu qui avait la fonction de conduire les âmes aux enfers y mène joindre ses proches dans un séjour de bonheur. Par conséquent les scènes de ce genre ne doivent pas être qualifiées seulement *Scènes de réunion*, mais *Scènes de réunion dans l'Élysée*, ou, si l'on veut, *Scènes élyséennes de famille*.

Ajoutons en passant qu'il en est de même pour des monuments funéraires analogues des Romains et des chrétiens des premiers siècles, où l'on voit deux époux se prenant la main (1). Prévenu de l'idée que ce sont des représentations de l'adieu suprême, on a cru y remarquer, comme on a cru le remarquer sur les bas-reliefs grecs, une expression de tristesse (2). La vérité est qu'aucune expression de tristesse ne s'y trouve, et que le sujet n'en est autre que l'union conjugale continuée ou renouvelée dans une autre vie.

De ce qui précède on peut induire que les autres bas-reliefs funéraires où l'on voit des membres d'une famille réunis, bien qu'on n'y trouve pas une expression décidée de joie, bien que Mercure ne s'y rencontre point, sont vraisemblablement des représentations moins complètes et comme abrégées du même sujet.

(1) V. Bartoli, *Sepolcri*, pl. 53, etc.

(2) V. Martigny, *Dict. des antiq. chrét.*, art. *Marriage*.

Plusieurs de ces monuments présentent des traits qui équivalent, à divers égards, à ceux que réunit le vase de M. Piat. Un bas-relief funéraire (1), trouvé également en Attique, et dont le Musée du Louvre possède un plâtre, représente en face l'une de l'autre une jeune femme, accompagnée de deux autres personnages, et une jeune fille qui tient un petit oiseau, sans doute une mère et sa fille. Celle-là caresse celle-ci en lui prenant le menton, geste ordinaire dans l'art grec pour exprimer une tendresse familière (2). De plus, un petit chien se dresse pour caresser la jeune fille. Évidemment on a voulu exprimer ainsi la joie de l'animal familier, en revoyant l'enfant qui vient rejoindre ses parents ou que ceux-ci viennent rejoindre.

L'idée de réunion après séparation, qui n'est plus exprimée dans ce dernier monument que par le mouvement du chien, peut disparaître : il restera, comme on le voit dans nombre de monuments funéraires, les membres d'une même famille en face ou auprès les uns des autres. Avec cette différence, c'est encore évidemment le même sujet. Souvent les personnages seront réduits à deux ; souvent l'un des deux ne jouera qu'un rôle secondaire : il n'y aura plus qu'une femme et un enfant ; au lieu de l'enfant, souvent une suivante, un esclave. Enfin un personnage seul restera avec quelque attribut qui se rapporte à une de ses occupations favorites, ou qui, simplement, comme un éventail, une guirlande, un coffret aux mains d'une femme, un oiseau, un lapin ou tout autre petit animal aux mains d'un jeune garçon, dira loisir, repos et joie. Ce sera, avec des degrés successifs de simplification, degrés dont chacun est à peine séparé de celui qui le précède et de celui qui le suit, et dont les différences laissent voir par conséquent l'identité du fond, ce sera toujours le même thème, c'est-à-dire paix et félicité.

Remarquons maintenant que cette idée de réunion dans les enfers, que figurent aux yeux les bas-reliefs auxquels on a donné jusqu'à présent la dénomination erronée de scènes d'adieu et de séparation, et dont un grand nombre date des plus beaux siècles de la Grèce, et, dans la Grèce, de l'Attique, cette idée remplissait, en ces mêmes

(1) Planche II.

(2) V. le bas-relief funéraire attique, planche III.

temps, les monuments littéraires. Dans une des tragédies de Sophocle (1), Antigone exprime l'espérance que, lorsque le moment viendra pour elle d'aller joindre aux enfers ses parents qui l'y ont précédée, ayant rempli à leur égard les devoirs funéraires, elle recevra d'eux un accueil affectueux.

Platon, dans le *Ménéxène* (2), où il rapporte une oraison funèbre composée, dit-il, par Aspasia pour Périclès, qui était chargé de prononcer l'éloge solennel des guerriers morts dans les combats, Platon fait dire par les pères à leurs fils, que s'ils ne se consacrent pas, à leur tour, à l'intérêt et à la gloire de la patrie, ils n'auront d'amis parmi les dieux et parmi les hommes, ni sur la terre ni dessous.

« Quand le destin vous amènera aux enfers, ajoutent-ils, si vous avez accru le trésor d'honneur que vous ont transmis vos devanciers, vous trouverez en nous des amis ; autrement, personne ne vous fera bon accueil. » Qu'on n'oublie pas que cette oraison funèbre était prononcée périodiquement d'une manière solennelle dans des cérémonies semblables à celle pour laquelle Platon dit qu'elle avait été composée. Elle répondait donc aux croyances publiques, à des idées connues et acceptées de tous (3).

Enfin, dans l'oraison funèbre de ceux qui avaient péri dans la guerre que les Athéniens avaient entreprise en l'année 323 avant notre ère, afin de s'affranchir de la domination macédonienne (4), Hypéride dépeint ces guerriers reçus dans les enfers par les héros qui avaient pris part à la guerre de Troie, par Miltiade et Thémistocle, par Harmodius et Aristogiton.

C'était donc bien, encore une fois, une image familière aux Athéniens, dès le IV^e et le V^e siècles avant Jésus-Christ, que la réunion des âmes pour vivre et s'entretenir ensemble dans le séjour infernal. Ce fut d'abord, sans doute, un privilège de personnages d'élite, principalement de ceux qui périssaient en combattant (5). Sur plusieurs des

(1) *Antig.*, v. 897.

(2) P. 246-7.

(3) Plat., *Apol.*, p. 41 :

Εἴτε σὺ..... ἀληθὴ ἐστὶ τὰ λεγόμενα ὡς πρό' ἔκει
εἴσιν ἅπαντες οἱ τεθνεώτες. — οἷς ἐκεῖ διαλέγεσθαι

καὶ ζῆναι καὶ ἰστοῦν... εἴπερ γε τὰ λεγόμενα ἀληθῆ
εἰσιν.

(4) P. 39-41, ed. Comparetti, 1864.

(5) V. Plat., *Rep.*, V, p. 469; Cic., *de Legg.*, C'é-
taient les seuls auxquels les Athéniens accordaient

vases de Marathon, les plus anciens peut-être, on voit un guerrier avec son cheval et un serviteur qui porte ses armes. Mais dès le iv^e siècle le privilège s'étendait certainement fort au-delà de ses anciennes limites (1).

II.

Des érudits, parmi lesquels plusieurs d'éminents, ont cru que les anciens avaient écarté de leurs sépultures toute figure d'une autre vie. A les entendre, les anciens n'auraient placé sur leurs sépultures que l'image soit des joies de la vie terrestre, soit, dans les prétendues *Scènes d'adieu*, de la tristesse du trépas qui met fin à ces joies, soit enfin, dans des représentations du sommeil, de la cessation de toute action et de toute vie.

Dans le savant ouvrage où il a voulu démontrer que les mystères, aux principaux desquels les anciens rattachaient leurs opinions et leurs espérances relativement à la vie future, n'avaient eu ni le caractère philosophique et moral ni la haute antiquité qu'on leur avait généralement attribuées avant lui, Lobeck a dit que les Grecs, satisfaits de la vie présente, étaient longtemps restés étrangers à toute préoccupation sérieuse d'une autre vie, et qu'en conséquence, tant que de violentes passions n'étaient pas venues, parmi les révolutions politiques que virent les siècles postérieurs à celui d'Homère, troubler la sérénité des consciences et les ouvrir aux terreurs religieuses, ils n'avaient pas connu le culte des morts, avec les rites expiatoires qui y furent liés (2). C'est d'ailleurs le penchant de ce savant de rapporter pour la plus grande partie à l'influence de l'Asie et de l'Égypte l'origine de ce culte étranger, selon lui, au véritable génie grec. D'autres

l'éloge funèbre, qui était une sorte de consécration. Dion. Halic., V, p. 291. A Sparte, on chantait à table ceux qui étaient morts pour la patrie et on les proclamait heureux. Plut. *Inst.*, *Luc.*, 14. De même à Rome. Cic., *Brut.*, XX, iv, 3.

(1) Au temps d'Aristophane *μυζάριος* est synonyme de défunt. Hermann, *Griech.*, *Alterth.* III, 84. Welcker, *Syll. epigr.*, p. 32.

(2) *Agluophamus*, p. 312 et *passim*.

érudits ont abondé dans le sens de Lobeck plus que Lobeck lui-même, et affirmé des Grecs, sans distinction d'époques, que, contents de l'existence terrestre, ils avaient écarté des monuments qu'ils érigeaient pour leurs morts toute représentation qui, en occupant d'une autre vie, eût été de nature à troubler ce contentement.

C'est là une théorie qui, bien qu'en faveur aujourd'hui, doit faire place, si je ne me trompe, à une théorie bien différente.

La vérité est, à mon sens, que si, en rabaissant la mythologie à une sorte de physique, on s'est laissé égarer par des explications au moyen desquelles une secte philosophique très en crédit dans l'antiquité (la secte stoïcienne) s'efforça de l'accommoder à son système, de même, en supposant aux Grecs une manière de voir exclusive de tout souci d'une vie à venir, on substitue aux croyances générales les idées d'une autre secte (la secte épicurienne), en révolte contre ces croyances.

Dès le temps qu'Homère a dépeint, quoi qu'en dise l'auteur de l'*Aglaophamus*, les Grecs montrent un grand souci de ce qui suivra le trépas, et une forte persuasion non-seulement que les âmes survivent au corps, mais qu'il leur est réservé une existence comparable, du moins à certains égards, à l'existence divine. La preuve en est dans l'opinion où ils sont et du devoir qui leur est imposé de rendre certains honneurs aux morts et de la destination de ces honneurs, opinion que met en évidence la description renfermée dans l'Iliade des funérailles des héros; la preuve en est également dans la peinture qui se trouve dans l'Odyssée du séjour infernal, où les morts mènent, à la vérité, pour la plupart, une existence peu enviable, mais où ils vivent du moins, où quelques-uns déjà, comme Orion, vivent d'une vie conforme à ce qu'ils ont aimé sur la terre, où tous enfin sont, à certains égards, placés au-dessus de la condition humaine.

Aux siècles qui suivent, et qui sont justement ceux où la pensée trouve son expression dans l'art, la croyance à l'immortalité et à la divinité des âmes éclate, comme Lobeck lui-même l'a montré, en mille manières, et dans la littérature, et dans les usages, et jusque dans

les lois (1); et il est difficile de ne pas être surpris d'entendre dire, comme l'ont dit pourtant et le disent encore de savants antiquaires, que l'art grec ne dut rien représenter sur les monuments funéraires qui attestât l'espérance pour les âmes d'une destinée immortelle et divine.

A mesure que le temps s'avance, les traits par lesquels se produit la croyance à une autre vie, d'abord vagues et confus, loin de s'effacer, se prononcent et se précisent : on se fait de la destinée des âmes des idées de plus en plus hautes, on rend aux morts des honneurs de plus en plus grands. En outre, ces idées, ces pratiques s'étendent de plus en plus au grand nombre. Au commencement, il semble qu'on ne s'inquiète que du sort des rois et des héros, enfants ou descendants directs des dieux (2); avec le temps, beaucoup d'autres ont part aux mêmes préoccupations, puis tous ou presque tous.

La félicité est réservée à qui ressemble aux dieux : c'est une maxime antique qui subsiste immuable. Avec le temps on se fait de la ressemblance avec les dieux, ou, ce qui revient au même, de la perfection, des idées qui permettent à tous d'y prétendre.

Les Mystères, qui prirent, quelques siècles après Homère, un grand développement, furent en quelque sorte une porte ouverte sur l'Élysée, vers laquelle se pressa une foule toujours croissante.

Par ces mystères qui acheminaient à l'immortalité, il faut entendre surtout ceux de l'Attique, les plus célèbres et les plus recherchés de tous. C'étaient en effet des pratiques secrètes, qui du moins l'avaient été jadis et devaient toujours passer pour l'être, d'un culte qui avait pour objet principal la divinité à laquelle avaient été rendus les plus anciens honneurs, celle de laquelle, selon les plus anciennes croyances, toutes choses étaient sorties et à laquelle toutes choses devaient un jour être réunies, c'est-à-dire la Terre (3).

La terre et le ciel n'étaient pas originairement pour les hommes ce

(1) *Aglaph.*, p. 316.

(2) *Aristot., Probl.*, IX, 18 : Οἱ δὲ κηήμενοι των ἀρχαίων μόναι ἔσαν ἕρσις, οἱ δὲ λοιποὶ ἐθεροποι.

Égypte ce sont d'abord les rois seuls qui deviennent en mourant autant d'Osiris.

(3) Pour le nom antique Γῆ-μῆ-τῆρ, v. Welcker, *Griech. gotterl.*, I, 383-8.

qu'ils furent plus tard : il s'en faut beaucoup, sans doute, que, comme le supposent les systèmes mythologiques aujourd'hui le plus répandus, ce soit d'abord dans les corps célestes et dans leur lumière qu'on ait cherché les principes et les premières causes, et qu'un Jupiter personnifiant la clarté du jour ait été le plus ancien dieu (1). On compta par lunes avant de compter par soleils, c'est-à-dire par nuits avant de compter par jours, et ce fut premièrement aux sombres puissances qui semblaient cachées au centre de l'univers que s'adressa la religion.

La terre vomissait alors de tous côtés des flammes et des eaux brûlantes : on imaginait qu'elle avait vomé de même les feux qui parcouraient l'espace (2). N'était-ce pas d'ailleurs de ses entrailles ardentes qu'on voyait sourdre toute vie ? Les plantes, les animaux, les hommes même n'en étaient-ils pas sortis ? Ce fut donc jadis la grande et universelle divinité que la Terre, ou plutôt que le principe igné dont on la croyait remplie. Ce principe, on l'honora, aux temps primitifs, en chaque demeure où résidait une famille, dans une double manifestation, la flamme du foyer, qu'on ne laissait pas s'éteindre, et cette autre flamme qui se renouvelait et se ravivait elle-même dans la succession des générations. Le feu, avec sa source intarissable au sein de la terre, et les âmes, émanées de cette même source, tels furent, ce semble, chez les Grecs, ou du moins chez leurs pères, les dieux qui durent précéder les autres et d'où les autres sortirent.

Dans l'Inde aussi, aux temps les plus anciens, les premiers objets de l'adoration sont Agni, le feu qui remplit tout, mais qu'on honore particulièrement au foyer domestique, et les ancêtres, si vénérés dans tout l'extrême Orient. On entrevoit même dans les plus anciens monuments de la religion indienne cette croyance, qui nous reporte à la pensée fondamentale du primitif fétichisme se forgeant des divinités à volonté, que ce sont les hommes qui font les dieux. Indra n'aurait rien pu contre le dieu du mal, s'il n'avait bu la liqueur sa-

1) L'étymologie généralement admise aujourd'hui, qui tire *θεός, δῖός, Ζεύς, deus, Jupiter, etc.*, d'une racine sanscrite signifiant *lumière* (v. Welcker, *Griech. Götterl.*, I, 131), est loin, ce me semble, d'être incontestable, et il y a des raisons

de croire que ces mots doivent être rapportés à une racine d'une signification très-différente. Je reviendrai ailleurs sur ce point.

(2) Hesiod., *Theog.*, vv. 117, 126. V. Preller, *Griech. Mythol.*, I, 34.

crée que pouvaient seuls préparer les ancêtres des hommes. Le premier homme, Manou, est appelé le père des dieux (1). Le sens de tout cela est sans doute que c'est par le principe de vie que l'homme des premiers temps croit voir apparaître à sa vue dans le feu, en même temps qu'il en sent comme au plus profond de son être la présence intime, que c'est par ce principe que tout lui semble naître et subsister, jusqu'à ces puissances dans lesquelles se multiplie pour son imagination, ébloui de la diversité des choses, la nature divine.

La trace de l'antique religion subsista toujours chez les Grecs dans le culte d'Hestia, la déesse du foyer, comme chez les Romains dans celui de Vesta. Hestia, Vesta figurèrent toujours et au commencement et à la fin de toutes les prières (2). Un temps vint néanmoins où se dégagèrent de la divinité primitive des dieux nouveaux qui, s'élevant dans les régions aériennes et célestes, rejetèrent dans l'ombre amoindris, réduits, sous les noms de dieux terrestres ou souterrains, à un rôle secondaire, les objets de la religion primordiale. Il en advint de même pour les âmes : celles au moins des personnages les plus illustres suivirent au ciel les Olympiens, et allèrent avec eux prendre place au milieu des astres (3). Le culte antique des puissances terrestres, auquel se rattachait si étroitement celui des morts (4), qu'on leur confiait dans les funérailles, n'en demeura pas moins la principale voie du salut (5), voie qui, par une suite graduée de rites combinés pour rapprocher de ces puissances et associer à leur vie (6), devait amener à jouir avec elles de l'éternelle béatitude (7). Le moment où l'antiquité plaçait généralement le bonheur étant celui du repas, les rites des mys-

(1) Lois de Manou, III, 194, 1, f. 201, 203.

(2) Xenoph., *Cyrop.*, VII; Plat., *Legg.*, V, p. 748; Cic., *de Nat. Deor.*, II, 27, etc.

(3) Dans l'épithaphe des guerriers tués à Potidée (v. Kirchhoff, *Inscr. att.*), il est dit que leurs corps sont dans la terre, leurs âmes dans l'éther. Pour le sens de cette expression, cf. *Anthol.*, *Append.*, 287, et *Epigr. fun.*, 187. Phocyl., *Sent.* :

Ἦν δ' ἀπολείψας σῶμα ἐς αἰθέρα' εὐεθέρεν ἔλθης,

Ἔσσεια: ἀθάνατος θεός ἄμελτος ὡς ἐπὶ θνητός.

(4) Les Athéniens appelaient anciennement les morts *Διμοιρεῖσι*. Plutarch., *Vit. Lycurg.*, 27. — Cic., *de Legib.*, II, 25. *Obductaque terra...*

ut sinus et gremium quasi matris mortuo tribueretur.

(5) Plat., *Phæd.*, p. 69. — Aristoph., *Ban.* Cf. Pausan., X, 31, 9.

(6) Le but devait être l'union avec ces divinités par la participation à leurs banquets, et sans doute même par une sorte de mariage avec elles.

(7) Le culte de Bacchus, venu de Phrygie et de Thrace, dut se combiner postérieurement avec celui de Déméter, de sa fille et de Pluton. Un Pluton couronné du lierre bœbique (Welcker, *Alte Denkm.*, III, 422) offre un symbole entre beaucoup d'autres de cette combinaison.

tères attiques devaient consister principalement dans ces trois actions, qui étaient celles par lesquelles on se préparait pour un banquet : bain (purification), onction d'huile et couronnement. La première résumait les Petits Mystères ou mystères préparatoires, les deux autres formaient les Grands Mystères (1).

L'initiation aux mystères d'Éleusis, qui devait élargir le cercle des prétendants à l'immortalité, fut d'abord elle-même le privilège d'un petit nombre : peu à peu elle devint accessible à tous, à tous ceux du moins qui comptaient pour quelque chose dans la société religieuse et civile. Tous ceux-là donc eurent droit, une fois initiés, à ces honneurs funèbres qui donnaient entrée à l'Élysée. Ce n'était pas, du reste, à proprement parler, innovation ; c'était l'accomplissement, sous des conditions définies, de la promesse que renfermait de tout temps la doctrine universelle d'après laquelle la vie ne pouvait prendre fin et les âmes étaient faites pour l'immortalité.

Les honneurs funèbres, comme du reste toutes les pratiques religieuses, ne consistèrent pas originairement en de simples cérémonies, composées de purs signes de vénération, mais consistèrent, au moins pour la plus grande partie, en des services effectifs qu'on prétendait rendre à l'objet de son culte. L'invitation à se rappeler les morts, inscrite sur tant de monuments (*μνείας γράβιν*), dut être d'abord une invitation à ne pas oublier de leur venir en aide, en leur procurant ce qui leur était nécessaire et pour obtenir la vie bienheureuse et pour la conserver.

Outre l'affection qu'on pouvait garder à ceux que l'on avait perdus, on croyait avoir beaucoup à redouter de leur part. La religion des temps primitifs était remplie de terreurs. Ces dieux encore mal définis, en présence de l'homme qui semblait leur être supérieur à certains égards, le jalouaient, le craignaient, et, par suite, étaient toujours craints de lui. Les apaiser était sa constante préoccupation, et la trace en subsista toujours dans le langage, où c'était même chose qu'honorer les dieux et les calmer (*ἰλάσκεισθαι τοὺς θεοὺς*, *pla-*

(1) Les deux degrés principaux des Grands Mystères étaient l'ἱερωσία et l'ἐνθέσις (Theo Smyrn., *Math.*, I, 18 Bull.). On peut considérer comme étant au moins très-vraisemblable, d'a- | près l'analogie des rites préparatoires aux banquets, que le rite correspondant à l'ἱερωσία était une onction.

care deos). Il en fut de même à l'égard des morts. S'ils n'étaient pas satisfaits des vivants, ils venaient dans des songes les inquiéter, troubler leur sommeil, leur nuire, les mener à mal (1). En conséquence, soit amour, soit crainte, on ne pouvait manquer de se préoccuper beaucoup de leur fournir tout ce qu'on pensait leur être nécessaire pour entrer au séjour du repos, pour y subsister, et pour y subsister heureux. On leur mettait dans la bouche le prix de leur passage (2); on ensevelissait ou l'on brûlait avec eux des aliments, du vin et de l'eau miellée, leurs armes, leurs plus beaux vêtements, leurs bijoux, leurs esclaves favoris, leurs chevaux, leurs chiens, leurs oiseaux (3). Selon les rites usités aussi dans les mystères, on les parait comme pour un banquet (4), on les lavait d'abord, on les oignait ensuite d'une huile parfumée (5), enfin on les couronnait de fleurs (6). Les morts pourvus et parés de la sorte, vêtus de blanc ou de pourpre, ces couleurs royales et divines (7), quelquefois même enveloppés d'une étoffe brodée d'or, on les ensevelissait, soit étendus dans des cavités sur des lits de repos, soit réduits en cendres. Cependant, les âmes s'en allaient chez Pluton et Proserpine; elles s'y confondaient même avec eux, et vivaient de leur vie.

Entre les offrandes, l'une des principales fut, pour les morts comme pour les dieux, le domicile. Le dieu avait sa maison, et de plus son image, en laquelle il venait plus particulièrement résider. Il en fut de même des morts. Là se trouva l'origine des représentations qui furent jointes aux sépultures.

Au commencement, les morts durent être ensevelis dans la maison où vivait la famille, près du foyer (8) où brûlait ce qui avait fait leur vie

(1) Zenob., V, 60 : Οἱ γὰρ ἄρως ἐτοιμαὶ κακοῦν μᾶλλον ἢ εὐεργετοῦν. Athen., XI, 4 : Χαλεποὺς γὰρ καὶ κληῖτας τοῖς ἄρως νομίζουσι, καὶ μᾶλλον νύκτωρ ἢ καθ' ἡμέραν. Cf. Eschyl., *Choeph.*, v. 274 sq.

(2) Dans beaucoup de contrées, on mettait avec les morts de l'or ou de l'argent. Chez les Chinois, on brûle avec eux du papier-monnaie. Chez les Turcs, on plaçait avec le mort deux besans d'or. Petr. Tudel., *Hieros. itin.* ap. Th. Bartholin. *Antiq. dun.*, p. 432.

(3) Toutes ces coutumes se retrouvaient chez

les Indiens, chez les Scythes, chez les Scandinaves. V. pour ces derniers Th. Bartholin., *Antiq. dun.*

(4) Apul., *Florid.*, IV, n° XIX : « Jam eum polinctum, jam cœnæ paratum. »

(5) Hom., *Il.*, β, 670, 670, etc.

(6) A Rome, le premier mort qu'on couronna fut, dit-on, Scipion l'Africain. Plin., XVI, 7.

(7) V. Casaub., *Exercit.*, p. 603-604. Cf. Kirchmann, *de Fun. Rom.*, p. 82.

(8) Serv. *ad Æn.* V, 64; VI, 432; XI, 206.

et devait la faire toujours. Ils y avaient de plus leurs simulacres (1). Depuis, on leur assigna des demeures séparées, des maisons à eux, qui furent d'abord semblables aux maisons des vivants; tels furent les premiers tombeaux. Devant le tombeau ou au-dessus, ce fut un usage grec de placer une colonne, une stèle, une pierre dressée (2). On supposait certainement qu'en cette pierre viendrait, certains rites accomplis, habiter l'âme du mort. Aujourd'hui encore les Turcs placent devant leurs tombes des stèles qui se terminent en forme de turbans, et qui représentent les morts. Dans presque toutes les contrées du monde, on trouve des pierres dressées qui remontent à une époque très-reculée. En plusieurs de ces contrées, les pierres sont frottées de sang à leur partie supérieure et antérieure, ou peintes d'un rouge qui imite le sang. Ce sont sûrement des images telles quelles de personnages auxquels on sacrifie, qu'on nourrit ou qu'on abreuve de sang (3). Et il y a de fortes raisons de penser que ces personnages furent d'abord des morts. Chez certains peuples, tels que les Scythes et les Perses, on ne fit jamais aucune image de la divinité. En Grèce, à Rome, comme aussi en Égypte, on fut longtemps sans avoir d'idoles (4). Les premières furent de simples pierres, surtout des pierres dressées ou stèles. Et ce n'est pas une conjecture invraisemblable de supposer que ce fut pour représenter des morts et pour leur donner un nouveau corps devant lequel on pût leur apporter des offrandes, qu'on érigea les premières stèles (5).

(1) Eschyl., *Choeph.*, v. 125 :

Τῆς γὰρ ἐνεσθε δαίμονας

.....

Πατρῶων δωματίων ἐπισκόπους.

Eschyle parle aussi ailleurs d'images colossales des ancêtres placées dans les maisons. — Sur les mânes des parents dans les croyances grecques, voy. Lobeck, *Aglaoph.*, p. 769.

(2) Hom., *Il.*, p. 434 : Ἰὺμβω τέ στήλη τι, τὸ γὰρ γίβας ἰστί θανόντων.

(3) Les Romains plaçaient souvent au-dessus de la tombe un cippe quadrangulaire sur lequel ils inscrivaient l'épithète. V. Lubbock, *les Origines de la civilisation*, traduct. franç., pp. 302, 307, 367.

(4) V. les auteurs cités par Lobeck, *Aglaoph.*, p. 1001-2. Dubois, *Mœurs de l'Inde*, ap. Lubbock, p. 344 : « Dans l'origine, les Indiens n'avaient pas coutume de faire des idoles de pierre ou d'autres matières. Mais, quand le peuple de l'Inde eut déifié ses héros et d'autres mortels, alors il commença à faire des statues et des images. » — Nulle trace d'idolâtrie en Chine avant que l'image de Fò y eût été apportée. (*Ibid.*)

(5) Dans la Virginie, il y a des cercles de pierres sur chacune desquelles est sculptée une tête humaine. Lubbock, p. 368. — Ces considérations, avec celles qui précèdent (p. 9-10), rendraient, si elles étaient justes, une certaine valeur à la théorie, aujourd'hui si décriée, de l'evhémérisme.

C'est dans le désir d'honorer les morts que l'auteur du livre de la Sagesse voit l'origine de l'idolâtrie. Et c'est ce qui explique, pour le dire en passant, pourquoi l'Ancien Testament semble écarter l'idée de l'immortalité. Ce n'est nullement, comme on l'a dit, que Moïse et les Prophètes répugnent à une telle idée, qui devait devenir l'objet même du christianisme; c'est qu'il s'agissait d'abord d'empêcher qu'elle ne mît, comme en Égypte et en Grèce, sur la pente toujours glissante de l'idolâtrie, et que du culte des morts ne vînt à naître ou à renaître le polythéisme. Dans le christianisme, ce fut Dieu même qui, en descendant dans la mort pour en ressortir victorieux, vint, comme unique principe de la vie immortelle, concentrer sur soi seul les hommages que le paganisme adressait à des êtres inférieurs.

Chez les Grecs, même en des temps récents, on lavait les stèles funéraires, on les frottait d'huile parfumée (1), on les ornait de bandelettes et de guirlandes, auxquelles on suspendait de petits vases pleins de parfums, semblables à ceux qu'on plaçait sur les morts ou auprès d'eux (2). Enfin, on versait sur ces pierres des libations avec des prières. Souvent encore on plaçait en avant de la stèle un autel, sur lequel on apportait des offrandes (3). En un mot, on rendait au défunt, dans sa stèle funéraire, un culte religieux. Dans la tombe gisait ce qui restait de l'homme; dans la stèle se dressait et vivait le héros ou le dieu.

Les stèles funéraires, après avoir eu d'abord vraisemblablement des formes qui indiquaient le sexe de ceux à qui elles étaient consacrées, se terminèrent fréquemment par une plante de végétation vigoureuse; dans cette plante devait revivre le défunt déifié (4). Au-dessous on gravait son nom; le nom écrit, dans la haute antiquité, c'était encore la personne elle-même (5). Au nom on joignait souvent

(1) Luc., *Contempl.*, 22. Dans la fête annuelle des morts de Platée, l'archonte lavait et oignait d'huile les stèles. Plut., *Vit. Aristid.*, 21.

(2) Voir surtout les stèles représentées sur les lécythes funéraires attiques. Cf. Aristoph., *Eccl.*, vv. 536, 1030.

(3) De même en Égypte. Voy. particulièrement

le Mémoire de M. Mariette sur des tombeaux de l'ancien empire, *Rev. archéol.*, 1869.

(4) V. Stackelberg, *Die Gräber der Hellenen.*

(5) V. Lubbock, p. 240. L'inscription d'un nom devait être à elle seule, originairement, une consécration, puisqu'à Sparte on ne pouvait inscrire sur les sépultures d'autres noms que ceux

un mot, *χαῖρε*, qui signifiait, non comme on l'a traduit le plus souvent, adieu, mais souhait de bonheur, félicitation. Au-dessous ou au-dessus de l'inscription très-souvent on sculptait des roses. Quelquefois dans l'Attique, vers le cinquième siècle avant notre ère, on donna à la stèle funéraire, comme on l'a vu au commencement de ce travail, la forme d'un vase semblable à ceux où l'on conservait des parfums (1). Peut-être était-ce une façon d'exprimer que l'âme, à laquelle le mort était réduit désormais, et que l'on concevait comme une sorte d'air et de souffle subtil, que l'âme immortelle et divine devait être analogue à cet air odorant qu'exhalent les fleurs, à la vapeur de la myrrhe et de l'encens. Disons ici, en passant, que, les Grecs se plaisant souvent dans leurs monuments à faire allusion à la signification des noms de ceux auxquels ils les consacraient, il est permis de conjecturer qu'on choisit pour la stèle funéraire de la jeune Myrrhine, en particulier, la forme du vase à parfums, par allusion au mot de myrrhe que renfermait son nom.

La stèle funéraire prit, selon les temps et les lieux, beaucoup d'autres formes ; quelles qu'elles fussent, elles durent, puisqu'elles n'étaient que des modifications d'un monument qui représentait le mort déifié, exprimer invariablement cette seule et unique pensée : consécration, divinisation. Ce fut souvent une statue ; une grande partie des statues où l'on n'a vu que des figures de dieux et de déesses sont des images de personnes qui vécurent, élevées après leur mort à l'état de divinités. — Je citerai pour unique exemple ces statues, si nombreuses dans toutes les collections, de femmes drapées dans le costume et l'attitude ordinaires de la muse Polymnie, et qui sont sans doute presque toutes des statues funéraires. — Le plus souvent la stèle se transforma en un simple bas-relief (2) ; ce fut un personnage assis,

des hommes tués en combattant et des femmes mortes dans des fonctions religieuses. *Plut., Vit. Lycurg.*, 27.

(1) Plusieurs beaux vases cinéraires, en albâtre oriental ou en porphyre, de l'époque romaine impériale, ont un couvercle dont le sommet est en forme de vase à parfums (*Visconti, Mus. Pio-*

Clem., t. VII, pl. xxxvi). C'est encore l'assemblage de la sépulture et de la stèle. — Les canopes égyptiens sont en albâtre comme les *alabastra* des Grecs et des Romains.

(2) Les *repas funèbres*, plusieurs du moins, se fixaient debout sur le sol, au moyen d'une espèce de manche. V. *Catalogue Choiseul*, n. 97.

tenant une coupe, soit seul, soit en présence d'une femme qui vient lui verser à boire ; un guerrier revêtu de ses armes ou même combattant ; un jeune homme tenant la strigile avec laquelle, après les luttés de la palestres, on raclait ses membres couverts de sucur et de poussière ; une jeune femme assise tenant un coffret qui contient ses bijoux, ou debout, un éventail en main, ses suivantes auprès d'elle, ou portant dans ses bras un enfant, ou enfin entourée de différents membres de sa famille ; ce sont encore deux époux, deux frères, un père et une fille qui se retrouvent et qui se donnent, en se serrant la main ou par tout autre geste d'affection, un témoignage de la joie qu'ils éprouvent à se revoir (1). Que Mercure, conducteur des âmes, joue son rôle en ces scènes, comme dans les bas-reliefs, justement célèbres pour leur beauté, qui se retrouvent semblables dans les musées de Paris et de Naples et dans la Villa Albani, et où l'on a cru voir la réunion d'Orphée et d'Eurydice, et comme sur le vase de M. Piat, ou bien que Mercure en soit absent, le sens est toujours le même ; ce ne sont nullement des représentations de la vie sur la terre : ce sont des représentations des morts arrivés à l'autre vie.

Remarquons que beaucoup de ces représentations, si elles reproduisaient des moments de la vie terrestre, seraient singulièrement puérides ; telle, par exemple, celle où l'on voit un grave personnage à longue barbe jouant avec un petit chien (2), et qu'il en est tout autrement, si ce sont simplement des figures à demi allégoriques du doux loisir de l'existence élyséenne. Remarquons encore, comme un indice qu'il ne faut pas chercher dans les bas-reliefs funéraires en général des tableaux de la réalité terrestre, que souvent, non-seulement ils ne reproduisent pas exactement l'aspect des membres des familles tel qu'il devait être, et cela résulte du défaut, dans ces représentations, de toutes marques d'individualité, mais, comme les inscriptions le prouvent, ils n'en reproduisent pas même exactement le nombre. D'où il faut conclure que, dans ces monuments, ou au moins dans la plupart, il faut voir uniquement la représentation typique et convention-

(1) Voir les nombreuses stèles funéraires grecques que renferment les musées de Paris, de Londres, de Rome, de Vérone, de Leyde, etc.

(2) Stèle archaïque trouvée à Orchomène.

nelle d'une famille, représentation que les inscriptions seules appropriaient à telle ou telle famille en particulier (1).

III.

Certains bas-reliefs funéraires, qu'on appelle communément des *repas funèbres*, et qui se trouvent en grand nombre à partir du quatrième et du troisième siècle avant notre ère, ont occupé tout particulièrement les érudits, et passent pour être encore d'une interprétation très-difficile.

Dans ces bas-reliefs, on voit le défunt à demi couché sur un lit, d'ordinaire tenant à la main un vase à boire, et, devant lui, le plus souvent, une table sur laquelle sont placés des mets; près de lui un échanson; devant lui sa femme, assise presque toujours au pied de son lit; sous ce lit son chien; plus loin son cheval, représenté soit en entier, soit en partie.

Letronne (2) s'est fondé, pour soutenir qu'une partie au moins de ces bas-reliefs représente le repas de famille pendant la vie (3), sur cette raison seule qu'il en est un où la femme et le fils de celui en l'honneur duquel il fut exécuté figurent à table auprès de lui, et qu'on ne peut admettre qu'un mort et deux vivants soient ainsi rapprochés dans un même tableau. Mais qui empêche que les trois personnages ne soient dans l'autre vie? Pourquoi le fils et la femme de celui qui venait de mourir ne se seraient-ils pas fait représenter à l'avance, réunis à lui au-delà du tombeau, comme ils l'avaient été sur la terre? Il était dans l'usage des anciens de pourvoir de leur vivant à leur sépulture.

Si peu concluant que soit l'argument dont Letronne s'est servi, prévenus comme lui, et plus encore que lui, de cette idée que les anciens n'avaient dû aimer à représenter que la vie réelle, Friedländer,

(1) C'est ce qu'a déjà remarqué Friedrichs (*Bau-
steine*, I, 204).

(2) *Mém. et doc.*, etc., p. 128, 171.

(3) Opinion avancée déjà par Zoega.

Welcker, Otto Jahn, Friedrichs, M. Pervanoglu, etc., ont embrassé la même opinion. Cependant, indépendamment de toute la suite des faits que j'ai exposés ci-dessus, des circonstances particulières aux bas-reliefs où le défunt est représenté à table, ainsi qu'à ceux où il est représenté à cheval, démontrent que la scène ne se passe pas sur cette terre. Ces circonstances consistent en des accessoires évidemment destinés à suggérer l'idée de l'autre vie, savoir, la présence d'un arbre semblable à celui des Hespérides, une patère aux mains du défunt, un autel allumé devant lui, des personnages qui lui adressent une invocation, enfin des ornements qui le caractérisent comme identifié à certaines divinités.

Les anciens placèrent généralement le lieu du bonheur futur dans la région vers laquelle le soleil leur semblait toujours tendre, comme pour aller s'y reposer. Ce lieu était un jardin de délices habité par des nymphes dites les Filles du soir. Là s'étaient faites les noces du roi et de la reine des dieux. Pour fêter l'union divine, un arbre qui s'élevait au milieu de ce paradis avait produit alors des fruits d'or, symbole de bonheur et de fécondité. Autour de cet arbre, et parmi ses rameaux, s'enroulait un serpent. Le serpent, aux premiers âges, était considéré comme rempli de la science dont la terre, d'où tout naissait avec ordre et mesure, renfermait l'inépuisable source; il semblait le génie même de la terre (1), et c'est en lui, très-vraisemblablement, qu'on avait adoré d'abord le dieu universel. Un arbre à fruits d'or, entouré d'un serpent, était donc le symbole naturel de la richesse ou puissance unie à l'omniscience, par conséquent celui de la condition divine, avec l'immortalité bienheureuse qui y était attachée. A partir, ce semble, du temps des successeurs d'Alexandre, la représentation d'un arbre à fruits entouré d'un serpent s'ajouta fréquemment aux monuments funéraires, à ceux du moins où la scène permettait de faire voir la campagne.

Sur un grand nombre des bas-reliefs où le défunt est à cheval ou à

(1) Un serpent gardait le sanctuaire d'Éleusis. Hésiod. *ap.* Strab., IX, 393. — Sur une stèle funéraire attique, un personnage adore un serpent. V. Conze, *Ann. dell' Inst. archeol.*, 1864, p. 198.

Sur un bas-relief romain, Vesta donne à boire à un serpent dans la patère qu'elle tient à la main (Fabretti, *ad Tab. II.*, p. 339), comme sur de nombreux monuments grecs Pallas et Hygie.

table, il tient à la main une patère. Il en est de même de statues qu'on trouve en Étrurie, soit debout, soit couchées sur des tombeaux ou des urnes cinéraires. Or la patère est l'attribut qu'on mettait le plus souvent à la main des dieux, non pas tant peut-être, ainsi qu'on l'a dit, pour indiquer qu'ils reçoivent les libations que leur offrent leurs adorateurs, que pour exprimer, comme on le faisait aussi en leur mettant à la main un fruit ou une fleur, l'idée de la félicité (1).

Sur les bas-reliefs où le mort est à cheval, on voit souvent devant lui un autel allumé.

Sur les bas-reliefs où le mort est à cheval ou à table, une patère, une coupe ou un rhyton à la main, on voit souvent devant lui un ou plusieurs personnages élevant la main droite, c'est-à-dire faisant le geste par lequel les Grecs exprimaient l'adoration.

Les adorants, l'autel, la patère, le serpent autour d'un arbre, tous ces attributs signifient évidemment divinisation. Sur tous les monuments où ils se trouvent, soit en totalité, soit en partie, il est indubitable que le défunt est représenté dans la condition d'un héros ou d'un dieu. Sur tous les monuments où ils ne se rencontrent point, mais qui d'ailleurs sont tout semblables, on est autorisé à croire que le sujet est le même, exprimé seulement d'une manière plus sommaire, et comme en un langage plus concis.

Ajoutons que dans presque tous les bas-reliefs funéraires, les personnages sont placés sous le fronton d'une sorte de petit temple, signe évident de consécration.

Sur un nombre assez considérable de monuments, tout pareils d'ailleurs à ceux qu'on reconnaît unanimement pour funèbres, le personnage principal est figuré sous les traits de tel ou tel dieu. On a voulu (2) retrancher de la classe des monuments funéraires ces représentations trop évidemment empreintes du caractère religieux, et en faire des *ex-voto* ou offrandes à des dieux. C'est ce qu'on n'aurait pas fait peut-être, si l'on avait rangé les monuments funéraires selon la méthode que

(1) Un grand nombre de stèles ont pour tout | (2) Letronne, Friedlander, Welcker, Friedrichs, ornement un serpent, une patère, ou une œnochoë. | M. Pervanoglu, etc.

je viens d'indiquer, à la lumière de la croyance publique, dans l'ordre qui résulte de la clarté de plus en plus grande des symboles expressifs de cette croyance. Alors, en effet, on y eût remarqué une gradation dans l'énoncé figuratif d'une seule et même idée dont les monuments qu'on prétend mettre à part comme d'un tout autre genre ne font que marquer le dernier terme.

L'usage étant devenu général de représenter les morts comme élevés à la condition des héros ou demi-dieux, et même des dieux, rien de plus naturel que de faire un pas de plus, en les représentant sous la figure de telle ou telle divinité, et souvent même sous son nom. Un jeune homme fut honoré sous les traits de Mercure ou de Bacchus, une jeune fille sous ceux de Diane, une femme sous ceux de Vénus (1); et certainement un très-grand nombre de ces figures de dieux et de déesses que l'art produisit avec tant d'abondance sont celles de personnages divinisés.

Naturellement encore les divinités dont on donna le plus volontiers les traits aux morts furent celles dont les enfers étaient le domaine. Au temps des successeurs d'Alexandre, lorsque la Grèce fut entrée en communication habituelle avec l'Égypte, le dieu égyptien des morts, Osiris, sous le nom de Sérapis, vint prendre souvent dans le culte la place de Pluton, et l'épouse d'Osiris, Isis, celle de Proserpine. En outre, l'idée de la mort étant devenue de plus en plus celle de la guérison et du salut, Sérapis se confondit souvent avec Esculape, Isis avec Hygie. Très-aisément on en vint alors à donner aux morts, sur les monuments qu'on leur consacrait, les attributs de Sérapis, d'Esculape, d'Isis ou d'Hygie. Ainsi s'expliquent ces bas-reliefs, conformes pour tout le reste à ceux où sont évidemment représentés deux époux à table, mais où se trouve cette particularité que, de ces époux, l'un porte sur la tête la corbeille de Jupiter Sérapis, et l'autre, comme Hygie, donne à boire à un serpent. Les Égyptiens disaient que les morts devenaient autant d'Osiris; les Grecs disaient de la même manière que les morts se confondaient avec Pluton. C'est évidem-

(1) Voir les exemples nombreux de ce genre (*sopra alc. medagl.*, Zoëga, *De obelisc.*, et beaucoup ont été rassemblés par Buonarroti, *Osservaz.* | coup d'autres.

ment la même pensée qu'expriment les bas-reliefs qui nous occupent, en faisant voir les morts devenus Sérapis et Isis, et même Esculape et Hygie, et transformés ainsi dans les divinités qui les sauvent. Si ces représentations n'étaient que des *ex-voto* à des divinités, sans aucune connexion pour le sujet avec les bas-reliefs funéraires, comment se ferait-il qu'on n'y vît jamais figurer que les dieux seuls des enfers? Et pourquoi joindre aux attributs de leur divinité ceux qu'on donne aux morts sur les bas-reliefs funéraires? Pourquoi mettre aux mains de Sérapis un vase à boire, et aux mains d'Isis ou d'Hygie un coffret plein de bijoux? Rien de plus naturel au contraire, pour représenter les morts identifiés à telles ou telles divinités, que de leur donner à la fois et les attributs ordinaires des morts et ceux de ces divinités.

On a dit encore que ces bas-reliefs ne pouvaient se rapporter à des mortels, parce que sur plusieurs est inscrite la formule ordinaire de la dédicace à des dieux, ἀνέθηκε. Mais les morts une fois représentés sous des formes divines, pourquoi les bas-reliefs qui leur sont consacrés ne porteraient-ils pas la forme usitée de la dédicace à des dieux?

Un bas-relief provenant du Pirée, qui se trouve maintenant dans une villa voisine de Nice, et qui a été publié tout récemment (1), porte en haut, outre le nom du donateur, la formule de consécration, ἀνέθηκε, et dans le champ un autre nom qui ne peut être que le nom de celui auquel le monument est consacré. Un homme devenu par la mort un dieu, tel est donc le sens évident de ce bas-relief; d'où il suit que tel doit être aussi le sens de tous ceux auxquels manque ce signe explicatif, mais qui lui sont d'ailleurs entièrement analogues.

Sur quelques-uns de ces bas-reliefs qui appartiennent à la classe des prétendus repas funèbres, il se trouve des inscriptions ayant ce sens, qu'il ne se faut inquiéter d'autre chose que des joies de la vie terrestre, ou même qu'il n'y a absolument rien au-delà de cette vie. Si l'on ne peut en conclure, avec Letronne et Friedländer, que tous les prétendus repas funèbres représentent uniquement une scène de la vie terrestre, faut-il admettre du moins (2) qu'il s'en trouve un certain nombre

(1) *Archæolog. Zeit.*, mai 1875.

(2) Comme le fait M. Hollander.

qui n'ont pas d'autre objet? Si je ne me trompe, c'est sans aucune exception que les bas-reliefs qu'on nomme des repas funèbres doivent être rapportés à la vie future. Les épitaphes expriment fréquemment une douleur et des regrets dont les monuments figurés n'offrent aucune trace; il en est de même des doctrines contraires à la croyance en une vie à venir. Des particuliers ont pu, à une époque surtout où des idées opposées aux croyances publiques se faisaient jour de toutes parts, joindre aux représentations dont l'usage était d'orner les sépultures des inscriptions où ils se faisaient un jeu de détourner au profit des théories épicuriennes ou d'opinions analogues le sens traditionnel de ces représentations. Ce sens n'en demeure pas moins le même : paix et félicité éternelle.

Les scènes qu'on nomme des repas funèbres, quelles que soient les inscriptions qu'on a pu quelquefois y ajouter, sont donc toutes conformes les unes aux autres, avec cette différence seulement que la représentation y offre un nombre plus ou moins grand de signes expressifs des idées de vie future et de divinisation. Toutes ces scènes, qu'il faudrait qualifier de *banquets élyséens*, sont, sans aucune exception qu'on puisse signaler, des expressions d'une pensée unique, qui est celle de la condition divine ou quasi-divine des âmes après la mort.

M. Stephani, partant de cette idée que les anciens figuraient toujours la félicité par les plaisirs de la table, a expliqué les *repas funèbres* comme étant les représentations typiques de la béatitude élyséenne. S'il a eu raison de reconnaître dans ces bas-reliefs des figures de l'autre vie, il a eu tort de prétendre qu'ils en étaient les seules figures. Sans parler de tant d'autres scènes de repos et de bonheur, que dire dans son système de ces bas-reliefs, très-semblables du reste à ceux qu'il considère, mais où il n'y a point de tables ni de mets, et où le défunt tient simplement une patère en main?

M. Holländer, dans sa dissertation *de Anaglyphis sepulcralibus graecis*, publiée en 1865, a fait remarquer que ces derniers bas-reliefs ne sont évidemment avec ceux que M. Stephani a considérés séparément

de tous autres qu'une seule et même classe. Il a fait remarquer en outre qu'ils étaient généralement plus anciens, et, par suite, offraient sans doute à l'état original l'idée par laquelle devait s'expliquer toute la classe. Cette idée, a-t-il ajouté, était la condition divine du mort marquée par une allusion aux offrandes en breuvages ou aliments que lui adressaient les vivants.

Philippe Le Bas, sans faire les mêmes remarques que M. Holländer, avait entrevu et indiqué, en y mêlant diverses erreurs, la même conclusion.

M. Albert Dumont, dans un mémoire couronné par l'Académie des inscriptions, qui est encore inédit, et dans le résumé qu'il en a publié (1), a rendu plus plausible l'opinion indiquée par Le Bas, développée par M. Holländer, en rappelant les cérémonies dans lesquelles on présentait aux morts des offrandes à certaines époques solennelles (*νεκρῶσιαι*), cérémonies dont il a observé que la trace subsiste encore dans les usages de la Grèce moderne.

Réunir ainsi en une seule classe, comme deux espèces d'un genre, deux sortes de monuments qui, en conséquence, doivent s'expliquer par une même idée, c'est faire un pas vers l'interprétation véritable. Pour arriver enfin à cette interprétation, il faut aller plus loin dans la même voie; il faut comprendre le genre formé par tous les bas-reliefs où le mort tient en main un vase à boire dans un genre plus large encore.

En effet, il n'y a pas non plus de différence essentielle entre les représentations où le défunt tient à la main une coupe ou une patère, et celles où, toutes les autres circonstances étant entièrement semblables, il tient à la main une couronne, une guirlande ou un éventail. Ce sont les variantes que nous offrent particulièrement en grand nombre les sépultures étrusques. Point de différence essentielle non plus, comme les mêmes sépultures en fournissent des preuves surabondantes, entre ces représentations et celles où le mort, au lieu d'être à demi couché, appuyé sur le coude gauche, est entièrement couché, et même endormi.

Les anciens avaient un type favori de celui qui arrive, après de rudes

(1) *Rev. archéol.*, 1868.

épreuves, à la béatitude. Ce type était Hercule. L'art grec le représenta fréquemment en présence d'une déesse, le plus souvent Minerve, qui l'avait toujours dirigé et assisté, et cette déesse lui offrant ou lui versant à boire ; il le représenta fréquemment aussi tout seul, un canthare ou une patère à la main, ou enfin dans une attitude quelconque de repos. Ce sont des représentations tout à fait analogues que celles où l'on figura un mort soit assis en présence d'une déesse qui se dispose à lui verser à boire (comme dans le bas-relief de la belle époque de l'art grec qu'on voit au Vatican, et que Visconti a pris pour une apothéose d'Hadrien), soit à demi couché et tenant en main un vase à boire ou une couronne, soit enfin purement et simplement au repos. Il n'y a donc pas plus lieu pour ces tableaux funéraires que pour les monuments consacrés à Hercule de chercher autant d'explications soigneusement différentes qu'il y a de sortes d'attitudes ou d'accessoires. Il n'y faut voir, au contraire, que des expressions variées d'une seule et même idée, la mort conçue comme le passage à un état de repos et de bonheur divins.

Cette idée est indiquée dans ces épitaphes grecques où, en même temps qu'on souhaite le bonheur au mort par la formule d'usage, χαίρει, on le salue d'une épithète qui signifie qu'il est désormais exempt de toute peine, ἀλυπει (1). Elle est exprimée avec plus de force, selon le génie des Étrusques, sur celles des urnes sépulcrales de ce peuple où, tandis que le défunt est étendu sur le couvercle dans une attitude de repos ou de sommeil, la face antérieure, par un contraste significatif qui oppose, si je ne me trompe, au calme de l'autre vie les luttes de la vie terrestre, porte un bas-relief sur lequel des combattants s'entre-tuent.

Enfin, lorsque des monuments funéraires nous montrent un jeune garçon ou une jeune fille jouant avec un animal apprivoisé, un jeune homme se livrant aux exercices de la palestra ou à celui de la chasse, ou même encore à cheval ou descendu de cheval et abattant à ses pieds un ennemi, comme on le voit dans le grand et beau bas-relief de la Villa Albani et dans celui qui est encore à Athènes, et sur lequel est

(1) Plat., *Asioteh.*, p. 371 : Ἀκήρτες ἀλυπία. Pind., *Ol.*, II, 66 : Ἄδραρυ νέμονται αἰθίνα.

inscrit le nom de Dexiléos, c'est toujours le même sujet, avec cette nuance seulement que les morts sont représentés ici soit se divertissant, soit même s'occupant encore de ce qui les occupa sur la terre, donnant cours à ce qui fut toujours leur penchant, et complaisant ainsi à leur génie, selon l'expression antique, avec cette nuance, en un mot, que l'idée du repos le cède à l'idée, après tout principale, du contentement, de la félicité (1).

IV.

Comment comprendre, maintenant, que tant d'interprètes éminents de l'antiquité n'aient pu encore, sur ce point capital, découvrir et mettre en lumière la vérité, ou que ceux qui l'avaient du moins entrevue ou indiquée (Buonarroti, Passeri, Gori, Cuper, Otfried Müller, etc.), n'aient pu obtenir l'adhésion de tous? C'est qu'aux idées des anciens sur la nature de l'âme et sur sa destinée il se mêle en quelque sorte une part de matérialité d'où résulte dans une grande partie de leurs représentations funéraires certaine ambiguïté.

Tout en concevant dès le principe l'âme comme étant de nature immortelle et divine, les anciens y voient généralement une sorte d'ombre et d'image du corps; ils ne peuvent voir, en conséquence, dans la vie de l'âme qu'une image de la vie terrestre : c'est un rêve dans lequel se répète ce qui fut la réalité. Il en résulte que les représentations de la vie élyséenne ne diffèrent le plus souvent en rien de ce que seraient des tableaux de la vie terrestre; et de là les incertitudes et les erreurs des modernes.

Les philosophes en vinrent de bonne heure à cette pensée que si l'âme était, selon la croyance universelle, chose immortelle et divine, c'était elle qui était, plus que le corps, vérité et réalité; c'était la vie

(1) On peut admettre cependant qu'on a pu quelquefois représenter sur un monument funéraire une action qu'avait accomplie le défunt. Mais ce ne purent être que de rares exceptions, limitées à des actions d'éclat.

de l'âme qui était veille, et celle du corps qui était songe. Mourir, dit à peu près Héraclite, n'est pas s'endormir, mais bien se réveiller.

Ce n'était qu'après qu'une telle conception serait devenue le fond d'une croyance nouvelle qu'on pouvait voir se créer, pour la décoration de la sépulture, des symboles exprimant, autant qu'est possible une telle expression, l'idée d'une vie d'un tout autre ordre que la vie terrestre et d'un ordre tout à fait supérieur ; symboles dont la signification ne devait plus offrir aucune équivoque et aucune obscurité.

Il n'est pas impossible néanmoins de découvrir et de mettre en lumière le sens des symboles funéraires mis en usage par les religions antiques. Mais, pour y arriver, il faut rechercher avant tout ce que furent les croyances touchant la nature de l'homme et sa destination ; ensuite, à la lumière qui résulte de cette recherche, mettre en relief les circonstances explicatives qui, ainsi que sur le vase de M. Piat, déterminent le sens de certaines représentations, et, par suite, répandent du jour sur toutes les autres ; enfin, rapprocher les différentes espèces de ces représentations, et les ranger par ordre, de celles qui sont le plus riches en circonstances explicatives à celles qui en sont le plus dépourvues. Cette méthode appliquée régulièrement, laquelle consiste, comme toute méthode scientifique, à procéder, par degrés suivis, autant que possible, du plus clair au plus obscur, et du plus certain au plus douteux, il devient, ce me semble, difficile de ne point reconnaître que toutes les représentations dont les anciens ornèrent les dehors de leurs tombeaux, modifications ou transformations de la stèle qui figurait le mort passé à l'état de demi-dieu ou même de dieu, disent invariablement : immortalité, vie divine, divine béatitude.









